

Entretien en cinq questions avec Vincent Motard-Avargues

auteur du recueil *Là où ici*

publié en février 2021 aux éditions Aux Cailloux des Chemins

(propos recueillis par Christine Saint-Geours)

En 2020, lorsque tu nous as proposé *Là où ici* tu viens de sortir un recueil de nouvelles. Comment situes-tu ces poèmes dans l'ensemble de ton parcours d'écrivain ?

Il y a deux « familles », dans mon écriture, l'introspective et la narrative. Dans la narrative, il y a bien sûr ce recueil de nouvelles, « fugues en rives anonymes » (éditions la Ptite Hélène), mais aussi mon premier livre paru, « un écho de nuit » (éditions du Cygne) ; certes, dans le recueil de nouvelles, les personnages sont plus évidents, identifiables, et la narration plus claire, presque limpide, mais dans la poésie narrative de « carnets d'un plongeur sec » (éditions Gros Textes) ou de « un écho de nuit » (éditions du Cygne), il y a aussi un personnage, un parcours, des lieux, des interactions, des actions, même si cela est plus suggéré qu'imposé. Dans mon écriture « introspective », comme dans « si peu, tout » (éditions Éclats d'encre), ou dans « recul du trait de côte » (éditions de la Crypte), il s'agit de questionner l'instant, c'est-à-dire le présent et le passé d'un seul et même personnage, moi (!) ; même si ce moi est un autre, une extrapolation se libérant de la précision, pour tenter d'exprimer sinon l'universalité, du moins une certaine idée de neutralité commune : on peut se reconnaître dans l'expression de l'émotion vécue. Avec « *Là où ici* », l'idée était de mélanger ces deux familles de mon écriture, de la métisser, pour me jouer de ces frontières que j'avais, sans vraiment m'en rendre compte, créées, au fil des ans et des publications. L'idée même du livre est venue d'une discussion avec mon beau-frère, anglais de son état, et d'un malentendu autour du terme journée. Dans « *là où ici* », il y a une trame, une histoire, une journée qui commence, progresse et s'achève, avec des lieux, des gens, des époques ; mais ce personnage n'est autre que mon *journey* (périple, en anglais), c'est-à-dire comment se construire, devenir soi à partir de ces traces, de ces bribes qui nous constituent, qui nous sèment et même nous font pousser.

Ton itinéraire d'artiste a emprunté de nombreuses pistes : photographe, musicien, écrivain, peintre... Aujourd'hui, quelles sont celles que tu privilégies et quelles sont celles que tu mets en retrait (s'il y en a !)

J'ai cessé de peindre très régulièrement, quasi quotidiennement, sur le coup des treize ou quatorze ans, quand j'ai entendu, dans un reportage qui lui était

consacré, que Cendrars avait arrêté de peindre à l'instant même où il avait compris que, pour devenir peintre, il lui aurait fallu n'être que peintre ; mais je peins parfois, rarement, et uniquement sur tablette graphique. J'ai commencé la photo vers les quinze ans, grâce à un ami encore actuellement photographe pro ; j'ai arrêté de nombreuses années avant de reprendre sur le coup des trente ans, dans une optique plus abstraite que figurative, proche de ma vision de la peinture, donc. Mais je pense en avoir fait le tour – connaissances et moyens techniques me limitant. La musique est fondamentale, dans ma vie, et depuis l'enfance. Je la travaille pourtant nettement moins que l'écriture, même si j'ai un projet important en cours. Quant à écrire, il ne s'est pas passé un jour, depuis l'enfance, où je n'ai pas écrit. Et dans mon écriture, la peinture a une place considérable, la couleur et ses nuances, la composition de l'extérieure, le détail du portrait ; la photo a elle aussi une importance réelle, cadrer là plutôt qu'ailleurs, le flou et le clair, la seconde prisonnière de l'éternité ; quant à la musique, rythmicité et mélodicité sont les deux plateaux de ma balance littéraire.

Chaque parcours d'écrivain est particulier, son origine remonte souvent à l'enfance. Qu'en est-il pour toi et dirais-tu qu'écrire est plutôt une nécessité ? une évidence ? une passion ?...

Je ne me souviens pas de mon premier texte, mais je l'avais écrit pour m'exprimer, communiquer – aucun doute là-dessus. Issu d'une famille de grands bavards, parfois éloquents (!), il m'était difficile de me positionner, d'exister – timide et maladroit oralement comme je l'étais, et le suis encore ; moins, certes. Nécessité, oui, donc. J'avais besoin de parler, mais, ne trouvant pas les mots, je les avais cherchés à l'écrit – plus simple, a priori, puisqu'on a plus de temps, et surtout moins d'affrontements à subir ! De là à dire que c'était une évidence, non. Écrire est un travail, pour moi, depuis toujours, c'est-à-dire un mélange de labeur et de plaisir, de contrainte relative et de satisfaction encore plus relative. Il me faut écrire, c'est une nécessité quotidienne, et arrêter d'écrire est impossible, que faire d'autre qui arrive aussi bien à calmer la frustration de ne pas s'exprimer oralement correctement, comme il le faudrait ? ... pas une passion, non, ma passion serait plutôt de lire, oui, entre autres.

Quelles sont pour toi les personnes qui ont le plus influencé ton œuvre, proches ou auteurs ? Penses-tu que certaines de ces « rencontres » ont été fondatrices ?

Des auteurs, des autrices, qui ont compté... je ne les compte plus ! Je pourrais faire une liste complète, mais ce serait long, ennuyeux et un brin prétentieux. Je citerais quelques personnes, quand même. Cendrars, découvert pré ado, via Bernard

Lavilliers, qui m'a fait comprendre que la poésie n'était pas cette chose vieillotte que le père de ma mère récitait à chaque rencontre familiale, mais qu'elle était bel et bien l'empreinte du réel, la force de la banalité, l'extraordinaire dans l'ordinaire... Rimbaud, découvert via Morisson et Cantat, quelque temps plus tard, qui m'a fait comprendre que les mots disent plus que ce qu'ils disent, et qu'ils sont les masques et la vérité... Bukowski, découvert vers les dix-huit ans, qui m'a fait comprendre que la forme de ce qu'on écrit n'a d'intérêt que si elle est en accord avec ce que l'on est intrinsèquement... Bernhard, Hrabal et Ducharme, découverts jeune adulte, qui m'ont démontrés – même si je le savais déjà – que de la marginalité seule naît la vérité... Desportes, Woolf et Ernaux, découvertes en même temps ou presque que les auteurs précédemment cités, qui m'ont fait comprendre / admettre que l'on s'identifie à un être et pas à un corps. Etc.

Si je te demande de te projeter dans l'avenir, vers où aimerais-tu diriger tes pas d'artiste ? Y a-t-il un projet qui te tient à cœur et que tu aimerais particulièrement réaliser ?

Des projets, oui... j'en ai... sans doute trop. Bien que je sois incapable de me projeter dans l'avenir ce qui, à mon âge, commence à devenir inquiétant !

Pour terminer, je voudrais revenir à ton recueil *Là où ici*. Depuis sa sortie, je l'ai souvent présenté à des libraires ou de futurs lecteurs, argumentant sur ton *journey*, à la fois journée et parcours d'une vie. J'attire aussi l'attention sur la forme particulière que tu as adoptée car, me semble-t-il, elle influence grandement la lecture. Peux-tu nous en parler ?

L'idée de cette construction n'est bien évidemment pas uniquement esthétique. Il s'agit d'une journée, d'un périple, et donc d'une cadence tenue, retenue. Quoi que l'on fasse, quoi que l'on vive, le rythme est toujours le même, seule la mélodie change (clin d'œil à une citation de Dalida.) Comme une journée est constituée d'un même nombre d'heures, de minutes, de secondes ; un périple est lui aussi structuré de façon inéluctable, un début, un milieu, une fin. C'est une façon de renouer avec la tradition classique, à travers les contraintes imposées des trois unités (temps, lieu, action.)

Là où ici dans notre catalogue et en librairie
12€
(Cliquer sur l'image pour obtenir le lien)



Un extrait mis en musique par l'auteur
<https://youtu.be/1LLh693Zowk>